

SUSPENSE EN SEINE-ET-MARNE

RECUEIL DES NOUVELLES PRIMÉES 2023



Concours d'écriture
de la nouvelle policière 2022/2023

seine 
& marn
LE DÉPARTEMENT



JEAN-FRANÇOIS PARIGI

Président du Département
de Seine-et-Marne

Le concours de la nouvelle policière « Suspense en Seine-et-Marne » fête sa 5^e édition. Cette version 2022-2023 a été revisitée afin de rendre les collégiens actifs, de la conception du concours à sa diffusion. Six collèves ambassadeurs ont porté cette manifestation.

Cette nouvelle formule a montré son attractivité auprès des collégiens : 162 nouvelles ont été reçues, soit le meilleur score depuis la création de ce concours départemental.

Cette 5^e édition avait pour marraine l'auteure **Pascale Perrier**, qui a constitué son jury avec les écrivains **Gaël Aymon**, **Véronique Delamarre**, **Claudine Aubrun** et **Emmanuel Trédez**.

Ce concours permet un soutien aux écritures d'aujourd'hui, chaque CDI de collège recevant une dotation de livres. Il accompagne les adolescents à la lecture puis à l'écriture. Il valorise les pratiques amateurs, et plus particulièrement les talents d'écriture, renouvelant l'image du livre, des bibliothèques et de la nouvelle policière.

Le Département remercie chaleureusement les enseignants impliqués tout au long de l'année, comme les auteurs du jury et tous ceux qui ont participé ! Cette dynamique culturelle autour du livre, initiée par la médiathèque départementale et portée par des adolescents, est plus que réjouissante.



VÉRONIQUE VEAU

Vice-présidente en charge
de la culture et du patrimoine

SOMMAIRE

- 5** **CATACLYSME**
Aishan SIVATHAS
1^{er} prix dans la catégorie 6^e
- 7** **LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG**
Théo CHENOT
2^e prix dans la catégorie 6^e
- 15** **UN POST-IT**
Noah JENKINS
1^{er} prix dans la catégorie 5^e
- 21** **BLANC COMME NEIGE**
Clovis CLEMENT
2^e prix dans la catégorie 5^e
- 27** **L'AMERTUME DU PASSÉ**
Stella CORNU
1^{er} prix dans la catégorie 4^e
- 37** **DRÔLE DE PHOBIE !**
Nyls OUEDRAOGO-LOUDOT
2^e prix dans la catégorie 4^e
- 43** **L'HOMME NÉ FEMME**
Shynice PAUTRE
1^{er} prix dans la catégorie 3^e
- 49** **BLOB**
Samuel BARRY MOUSSA
2^e prix dans la catégorie 3^e

CATACLYSME

Aishan SIVATHAS



Ils se retrouvaient tous les soirs sous le vieux chêne de Chessy jusqu'au jour où il y eut un énorme bruit, une sorte de jet d'eau qui allait en direction du sol. Il y eut des vibrations ici et là et des torrents d'eau qui s'écrasaient autour d'eux. Pris de peur, ils se demandèrent comment eux, jeunes enfants à peine assez grands pour pouvoir communiquer entre eux, avaient eu l'idée insensée de désobéir et de ne pas écouter leurs aïeux quand ils leur disaient que cet endroit était trop dangereux pour les gens de leur type, qu'il y avait eu plusieurs disparitions non résolues de personnes allées là-bas et qu'il valait mieux rester avec leur groupe au lieu de s'en séparer et aller au vieux chêne pour essayer de trouver des restes de pique-niques et les manger sur place.

Mais un tremblement du sol plus puissant que les autres les tira de leurs rêveries. Les torrents d'eau redoublèrent de puissance, le groupe de cinq avait de plus en plus de mal à respirer. L'un d'eux vit une espèce de grand tube avec de l'eau qui giclait et sortait à l'extérieur. La cause de tous ces phénomènes, c'était donc ça ! Mais il y avait un problème : ce tube était très haut au-dessus de la surface par rapport à l'eau alors qu'ils étaient en dessous de la surface de l'eau car ces jets, au lieu de se jeter normalement contre la terre, la creusaient en stagnant sur les trous créés. Mais il lui vint une idée. Il nagea de toutes ses forces, réussit à aller à la surface, prit une grande bouffée d'air. De sa tête sans cheveux, il fit courageusement face au jet d'eau et commença à nager dedans. Il haleta. Il commençait à fatiguer mais il regroupa ses forces et réussit à enlever un bout de cette chose.

Mais soudain, un grand cri retentit et tout s'arrêta.

« Il faut toujours que ces fourmis soient là pour abîmer le tuyau d'arrosage au moment où j'irrigue cet arbre de malheur ! » dit le jardinier.

FIN

LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG

Théo CHENOT



Ils se retrouvaient tous les soirs sous le vieux chêne de Chessy jusqu'au jour où, sans prévenir, John ne rejoignit pas son groupe d'amis.

Comme chaque soir depuis le début de l'été, John, Paolo, Adam, Maureen et Sandra se retrouvaient sous le vieux chêne pour passer des heures ensemble à discuter de leurs journées passées, à grignoter des gâteaux et boire des sodas.

Cette soirée-là, les cinq amis devaient se retrouver sous le vieux chêne, comme à leur habitude. Chacun jouait un rôle bien précis afin de contribuer à la réussite de leur soirée. Adam avait ramené des sodas, Sandra avait acheté des biscuits et Maureen et Paolo avaient pris des couvertures.

Malgré leurs différences, ce groupe d'amis était très soudé. Pendant qu'Adam était adepte des vêtements de sport, Sandra était coquette et féminine, Maureen était une vraie casse-cou et Paolo un vrai tombeur. John, le plus sage du groupe, devait quant à lui s'occuper de ramener une enceinte portable ce soir-là.

Cependant, l'heure passa, et John n'arrivait toujours pas, ce qui n'était pas dans ses habitudes. En effet, John arrivait souvent le premier sous le vieux chêne. La seule fois où il était en retard, il avait prévenu ses amis en leur laissant un message sur leur groupe WhatsApp qu'ils avaient appelé « BFF » pour « Best Friends Forever ». Ils utilisaient ce groupe tous les jours depuis des années pour discuter au quotidien. Dessus, ils partageaient leurs humeurs, leurs joies mais aussi leurs chagrins.

Ce soir-là, les quatre amis, qui s'étaient installés sous le vieux chêne comme chaque soir, ne virent pas leur ami John arriver par le petit chemin qui reliait le château de Chessy au vieux chêne.

Ces inséparables amis se donnaient rendez-vous sous le vieux chêne tous les soirs à vingt et une heures précises. C'était leur petit rituel de « meilleurs amis pour toujours », comme ils le disaient si bien.

C'est Maureen qui commença à s'inquiéter en premier. C'est à vingt et une heures et trente-six minutes qu'elle s'interloqua et demanda à Paolo et Adam s'ils avaient vu John aujourd'hui. « Les garçons, est-ce que John vous a dit qu'il serait en retard aujourd'hui ? »

Adam lui répondit : « Cela ne fait que trente minutes que nous sommes là, laisse-lui le temps d'arriver, il est peut-être sous la douche. »

Maureen qui n'arrêtait pas de faire des allers-retours au pied du chêne lui dit : « Je le connais bien, il n'est pas du genre à se faire attendre sans prévenir... »

Paolo ne put s'empêcher de lui dire : « On dirait que tu es toujours amoureuse de lui, laisse-le vivre sa vie, c'est un grand garçon maintenant. »

En effet, l'année dernière, Maureen avait vécu une histoire d'amour avec John. Malgré la fin de cette relation, la jeune femme avait toujours des sentiments pour lui. Elle ne pouvait pas s'empêcher de fixer son téléphone en attendant un message de John. Elle espérait voir apparaître la notification sur son écran, celle qui la rassurerait, cette notification qui n'arriva jamais...

Les coups de vingt-deux heures et trente minutes sonnèrent quand elle décida de prendre son téléphone et d'appeler John afin de savoir pourquoi il n'était pas là. Elle n'eut aucune réponse. Mais elle refusa de laisser seulement un message. Elle avait besoin d'entendre sa voix, elle voulait absolument s'assurer que tout allait bien.

Ce soir-là, Maureen avait appelé John onze fois en l'espace de quinze minutes. Malheureusement, aucun des appels n'aboutit. John restait injoignable. Cela fit grandir l'inquiétude chez les quatre amis. La nuit était tombée. L'ambiance n'était pas à la fête.

À vingt-trois heures et quarante-cinq minutes, John n'avait toujours pas donné de nouvelles. Les amis commencèrent à perdre leur sang-froid. Ils essayaient tous d'appeler John mais ils finissaient tous par entendre la voix du répondeur ; cette voix qu'ils commençaient tous à détester, cette voix qui leur rappelait que leur ami n'était pas là, cette voix qu'ils redoutaient terriblement d'entendre à nouveau.

Adam commençait alors à réellement paniquer. C'est lui qui décida d'appeler la police pour signaler le silence inquiétant de leur ami.

« Je vais appeler la police, ils sauront sûrement quoi faire, comment le retrouver ! »

Sandra, qui tentait de rester calme et de montrer qu'elle avait la tête froide, lui répondit : « Tu as raison, nous n'arriverons à rien sans aide. »

Adam composa alors le 17 sur son téléphone. C'est au bout de deux sonneries, que la voix d'un officier de police se fit entendre :

« Police de Serris, comment puis-je vous aider ? »

« Allô ? J'ai besoin d'aide, mon ami a disparu. » dit Adam d'une voix tremblante et paniquée, presque criarde.

« Calmez-vous Monsieur. Qui a disparu ? Qui êtes-vous ? Où vous trouvez-vous ? » lui demanda d'une voix calme et impassible l'officier de police.

« C'est mon ami John. Il ne donne pas de signes de vie. Il ne répond pas à nos appels ! Je suis Adam Rami, un de ses meilleurs amis. »

Adam ne cessait de trembler. Il n'arrêtait pas de tourner en rond sous le vieux chêne.

« Depuis combien de temps a-t-il disparu ? Quel âge a-t-il ? » lui demanda l'officier.

« Cela fait trois heures que nous essayons de le joindre, mais nous n'avons aucune réponse de sa part. Nous sommes sans nouvelles. Il a eu dix-huit ans cette année, au mois de mars. »

« Cela ne fait pas encore vingt-quatre heures. De plus, il est majeur. Il a donc le droit de ne pas répondre, voire de disparaître s'il le souhaite. » lui dit l'officier d'un ton froid.

Cela rendit Adam complètement fou de rage. Il ne voulait pas qu'on abandonne son ami sans avoir rien fait. Lui, il le savait : ce n'était pas normal, John n'aurait jamais fait cela. Il refusa d'en rester là, et renchérit :

« Il n'a jamais agi de la sorte ! Il prévient toujours quand il est en retard. Ce n'est pas normal ! Il nous a dit qu'il serait là sans faute ! »

« Bon... Attendez, je vais voir ce que je peux faire. » lui répondit l'officier d'un air lassé.

Après quelques instants qui semblèrent une éternité, il entendit une voix lui dire : « Bonsoir, inspecteur Dupont, que se passe-t-il ? »

La voix de l'inspecteur laissait penser qu'il était un homme âgé, d'une certaine expérience. C'était à la fois rassurant pour Adam, qui se disait qu'il aurait sûrement l'expérience nécessaire pour retrouver son ami rapidement.

Adam répondit d'une voix inquiète : « Mon ami John a disparu et ce n'est pas normal. Il n'a jamais fait cela avant. Aidez-nous je vous en supplie. »

L'inspecteur lui répondit : « Calmez-vous jeune homme. Dites-moi ce qu'il se passe et qui vous êtes. »

« Je m'appelle Adam Rami. J'ai dix-huit ans tout comme mon ami John Robinson qui a disparu. Je me trouve dans le parc du Bicheret à Chessy, juste à côté du vieux chêne. Mon ami John a disparu, il n'est jamais resté une seule journée sans me parler. Je suis sûr qu'il se passe quelque chose de grave. S'il vous plaît, faites quelque chose ! Je ne vous aurais pas appelé si cela n'avait pas été une réelle urgence... »

« Vous savez, normalement, nous devons attendre au moins vingt-quatre heures avant d'intervenir quand la personne est majeure. Mais quand je vous entends, je sens que quelque chose ne va pas. Je viens sur place avec une patrouille. Ne bougez pas, nous sommes là dans cinq minutes. » ajouta l'inspecteur.

« Merci, nous vous attendons. » termina Adam en raccrochant.

Adam leva les yeux et vit que ses amis le regardaient avec des regards qui voulaient dire : « Alors ? Raconte, dis-nous tout ».

Il leur dit qu'un inspecteur de police arrivait avec une patrouille pour les interroger, qu'il avait l'air d'avoir compris qu'il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

Maureen, Sandra et Paolo furent rassurés l'espace d'un instant. Cependant, le fait que la police se déplace voulait aussi dire qu'il s'était peut-être passé quelque chose de grave.

Quelques minutes plus tard, les quatre amis virent une voiture de police, gyrophares allumés, arriver à toute vitesse sur le parking du château. Quatre personnes en sortirent. Trois policiers en uniforme bleu marine, suivis d'un vieil homme en chemise blanche. Il s'agissait de l'inspecteur Dupont. Il avait le crâne dégarni et affichait une petite moustache grisonnante.

L'un des agents de police prit la parole et demanda : « C'est vous qui venez d'appeler la police pour signaler une disparition ? »

Maureen, qui ne tenait plus en place, répondit : « Oui c'est bien nous, aidez-nous s'il vous plaît. Nous devons savoir où se trouve notre ami. »

L'inspecteur demanda aux agents d'interroger chacun un adolescent. Il se dirigea quant à lui vers Maureen.

« Mademoiselle, quel est votre lien avec le disparu ? Quand est-ce que vous l'avez vu pour la dernière fois ? Quand avez-vous eu des nouvelles de sa part ? »

Elle répondit d'une petite voix : « Je m'appelle Maureen Fost. Je connais John depuis le collège. Nous étions ensemble hier avec notre groupe d'amis, sous ce même vieux chêne. Comme tous les soirs d'ailleurs depuis le début de l'été. J'étais encore en contact avec lui sur WhatsApp. »

L'inspecteur Dupont lui demanda : « Pensez-vous qu'il ait pu avoir envie de partir quelque part ou que quelqu'un lui veuille du mal ? »

« Non, il ne devait pas partir en vacances avant le mois prochain avec ses parents. John est quelqu'un de bien. Il s'entend bien avec tout le monde, il n'a pas d'ennemi, vous savez. » lui assura Maureen.

Pendant ce temps-là, les agents questionnaient Paolo, Sandra et Adam. C'est à une heure douze du matin qu'un des agents demanda à parler en privé à l'inspecteur Dupont.

Paolo regarda les deux hommes avec un air curieux. Il fronça les sourcils comme s'il voulait essayer d'entendre ce qui se disait. Au bout de cinq longues minutes, les deux hommes retournèrent vers le groupe d'amis et leur demandèrent de les suivre.

Ils se dirigèrent vers l'étang. Sandra leur demanda : « Pourquoi nous allons vers l'étang ? Qu'est-ce que l'on fait ici ? »

L'inspecteur lui répondit : « J'ai besoin de vérifier quelque chose. »

Sandra ne put s'empêcher de demander : « Quoi donc ? »

L'inspecteur mit fin à cet échange en lui répondant : « Jeune femme, c'est moi qui pose les questions ici. »

Cette réponse jeta un froid glacial. Plus aucun des amis n'osa dire un mot. L'inspecteur demanda à Paolo si l'étang lui faisait peur. Paolo fut surpris de cette question.

« Non pas du tout, je sais nager » répondit Paolo.

« Pourtant, vous avez tout fait afin de tenir éloigné l'agent Martin de l'étang quand il vous posait des questions. Y aurait-il une raison à cela ? »

Paolo parut surpris et gêné à la fois. Il resta bouche bée.

Maureen, qui espérait encore que John réponde à ses appels, essaya à nouveau de l'appeler. Mais cette fois-ci, une sonnerie se fit entendre

en direction de la poubelle qui se situait près des bancs en bois au bord de l'étang.

Les yeux de Maureen se fixèrent dans cette direction et elle se mit à crier de manière incontrôlable : « C'est la sonnerie de John ! C'est la sonnerie de John ! ».

Elle courut en direction de la poubelle et vit au milieu des déchets un portable allumé. Sur l'écran s'affichait « Maumau ». C'était le surnom que lui donnait John. C'est à ce moment-là, que les yeux de Maureen se remplirent de larmes. Elle cria vers l'inspecteur : « C'est son téléphone ! Mais pourquoi est-il dans la poubelle ? »

L'inspecteur s'approcha de la poubelle. Il tendit la main et ramassa le téléphone. Il demanda aux adolescents si quelqu'un avait connaissance du code pour déverrouiller le téléphone.

« C'est 2405 ! C'est sa date de naissance. » s'écria Maureen.

Après avoir déverrouillé le téléphone, l'inspecteur se mit à agiter les doigts sur l'écran. Au bout de quelques minutes, il se tourna vers Paolo et lui demanda s'il pouvait expliquer les messages qu'il venait de lire dans le téléphone de John.

« Je vois que vous avez échangé des messages violents avec John, au sujet de Maureen. Je vous cite : « Ne t'approche plus d'elle... Elle est à moi... Si tu ne la laisses pas, tu auras affaire à moi... J'aurai ta peau... » Que s'est-il passé après cela ? »

Paolo était sans voix, il ne savait pas quoi dire, il perdit ses moyens : « Je... Je n'ai rien fait. Ce n'est... pas... pas moi. »

L'inspecteur Dupont lui dit : « Vous êtes encore jeune. Vous devriez penser à l'avenir, à vos parents, vos amis... Racontez-moi ce qui s'est passé. »

Paolo se mit à pleurer, et raconta ce qui s'était passé : « Après notre soirée hier, nous nous sommes échangé des messages avec John. Il me disait qu'il voulait se remettre en couple avec Maureen mais je ne voulais pas car je suis moi aussi amoureux d'elle. Il a déjà eu sa chance, cette fois c'était la mienne. Le ton est monté lorsque l'on s'est appelé. Je lui ai dit de me retrouver ici pour qu'on s'explique d'homme à homme. »

La voix de Paolo était tremblante : « Nous nous sommes retrouvés ici aux alentours de trois heures trente du matin. J'étais énervé. Nous nous sommes bagarrés, nous avons échangé des coups. »

À ce moment-là, Paolo est tombé à genoux en pleurant de manière incontrôlable : « Je l'ai poussé en arrière, il a trébuché et est tombé la tête contre le banc. J'ai entendu un bruit sourd et puis plus rien. John ne bougeait plus. J'ai tenté de le réanimer mais il ne réagissait pas... »

Après un moment sans rien dire, Paolo continua : « J'ai été pris de panique, je ne savais plus quoi faire, j'ai eu peur. J'ai jeté son téléphone dans la poubelle. J'ai fait rouler son corps jusqu'à l'étang puis je l'ai poussé dans l'eau. J'ai attendu qu'il coule totalement puis je me suis enfui par le bois. »

Maureen qui le regardait les yeux grands ouverts et pleins de larmes ne put s'empêcher d'hurler après lui : « Mais comment as-tu pu faire ça ? Tu es un monstre ! ».

L'inspecteur Dupont s'adressa aux agents de police : « Messieurs, je crois que nous avons notre coupable et qu'il vient de nous faire ses aveux ! »

Un des agents s'avança vers Paolo et sortit ses menottes. L'inspecteur Dupont contacta le commissariat avec son téléphone pour demander à une équipe de faire une fouille dans l'étang pour retrouver le corps de John.

Il se tourna ensuite vers les trois amis qui étaient dans un état second, sans voix. L'inspecteur leur dit alors de rentrer chez eux, et qu'ils seraient convoqués dès le lendemain pour faire leurs dépositions. Les amis regardèrent Paolo s'éloigner, tête baissée, escorté par deux agents de police.

Ils ne le savaient pas encore à ce moment-là, mais ce fut la dernière fois qu'ils virent Paolo.

FIN

UN POST-IT

Noah JENKINS



« Ils se retrouvaient tous les soirs au lavoir de Magny-le-Hongre jusqu'au jour où Théo fut tué. Ses quatre amis... » Je déposai la feuille sur mon bureau. Je dis à Jules, l'élève qui avait écrit cet essai : « C'est bien, mais il faut enrichir ton introduction ; elle est trop brute ». À ce moment, la sonnerie de 17 h retentit. « Bon, on en reparlera la prochaine fois, mais continue à développer tes idées et on se revoit la semaine prochaine. Avant de sortir de la classe, n'oubliez pas de mettre vos chaises sur vos tables. »

Quand les élèves sortirent de la classe, je me suis mise à corriger les contrôles de mes élèves de 5^e. Après environ un quart d'heure de corrections, je me suis préparée pour quitter ma salle de classe. À dix-huit heures quarante-cinq, je fermai ma porte à clef. Je dévalai les escaliers en courant ; je ne voulais pas rater le bus de dix-huit heures cinquante. Je saluai le directeur de l'établissement en sortant du collège en courant et je me dirigeai vers les portes du bâtiment.

Une fois sortie, je me précipitai vers le bus. Il était à deux doigts de partir. J'y mis toutes mes forces et j'arrivai juste à temps. Je présentai mon Navigo au scanner, qui bipa en acceptant mon pass. Je m'assis à l'arrière du bus. Mon téléphone vibra. Je le déverrouillai et je tapai sur l'icône « WhatsApp » : Image 19-01-2023 at 20.32.jpg.

Quand le bus arriva à ma destination, je me mis à marcher dans la direction de ma maison. Je sentis soudainement une goutte sur ma tête. Puis une autre. Je regardais vers le ciel noirci de nuages. Puis il se mit à pleuvoir de grosses gouttes. Puis un éclair déchira le ciel charbonneux. Je me mis à courir ; j'avais horreur de la pluie. Je ne voulais pas attraper un rhume. Les lampadaires s'allumèrent au-dessus de moi. Une fois arrivée au numéro 13, j'ouvris le portillon. Je traversais mon jardin qui menait à ma maisonnette. Je vis ma boîte à sushis livrée à domicile, ce qui me mit un petit sourire sur mon visage fatigué. Mais ce petit moment agréable, ce sourire, tout cela ne dura guère... Je pris ma boîte et je me dirigeai vers la porte d'entrée. Je sortis mes clefs. Mais je n'en eus pas besoin. La porte était entrouverte. Choquée, je lâchai les clefs. Elles tombèrent

lamentablement au sol. Je tremblai et à transpirai à grosses gouttes. Je pris mon courage à deux mains et je décidai d'entrer dans la maison, car c'était probablement mon imagination qui me jouait des tours...

En entrant dans la maison, rien n'avait l'air hors de l'ordinaire ; les vitres étaient intactes, tout était propre, car la dame de ménage était passée chez nous hier matin. Puis je me dirigeai vers l'alarme de la maison. Mais je ne dus pas la désactiver ; elle l'était déjà. Je pensai que je devenais folle ; j'avais bel et bien activé l'alarme de la maison avant d'être partie au travail ce matin.

Je recommençai à trembler. Ce n'était pas normal. Mon mari n'était pas revenu avant moi, car il avait, par mégarde, roulé sur un clou, et le pneu de sa voiture était à plat.

Je me dirigeai alors vers la cuisine comme si de rien n'était, en emportant mes sushis. Je les déposai sur la table. Je sortis une assiette et un verre. Je pris ma tablette et allumai une série que j'aimais bien regarder. Après avoir essayé de manger mes sushis et de sortir l'affreuse scène que j'avais vue dans ma tête, je me levai pour mettre les restes au frigidaire. J'empoignai ma boîte. Mes yeux se dirigèrent vers la poignée de la porte du frigidaire. Mais elle était cachée par un morceau de papier carré jaune fluo. C'était un post-it. Je ne me souvenais pas en avoir acheté récemment. On en avait, mais pas de cette couleur. Sur ce papier était marqué en liquide couleur rouge sang et en grosses lettres : « JE SUIS DANS TA MAISON ».

Je lâchai le post-it couvert de ce qui semblait être du sang. Ma respiration se mit à s'accélérer. Mon cœur battait à cent à l'heure. Je ne me sentais plus en sécurité dans ma propre maison. J'avais l'horrible sentiment que quelqu'un ou quelque chose m'observait de près. J'eus même l'impression de sentir la respiration de l'individu dans mon cou tremblotant. Je me retournai rapidement mais rien derrière moi.

Subitement, j'entendis un craquement. On aurait pu avoir l'impression qu'un vase ou une vaisselle en porcelaine venait de se briser au sol. Je savais que cette pièce ne s'était pas abattue accidentellement. C'était la chose qui était responsable de cette action ; j'en étais carrément certaine. Alors je pris le plus grand couteau que je pus trouver dans la cuisine et je pris mon courage à deux mains et me dirigeai vers le salon. Je fis de petits pas prudents et discrets pour ne pas marcher sur un plancher qui grincerait sous mon poids.

Comme je l'avais prédit, le vase en porcelaine qu'avait fait ma grand-mère était en miettes au sol. Je me redirigeai vers la cuisine avec mon couteau à la main. Je revins au salon avec une brosse et une pelle à poussière. Je me mis à ramasser les morceaux de porcelaine, toujours en silence, les larmes aux yeux. Pendant que je balayais la pile d'éclats de porcelaine, un morceau de papier vert attira mon attention ; étrange car le vase était blanc avec des fleurs bleues. Je tirai sur le morceau vert et découvris un post-it couvert de poussière et d'éclats du vase. Sur ce morceau de papier était marqué, encore une fois, en grosses lettres « JE TE VOIS ». Génial, un autre message. J'en étais au point où je tremblais. J'eus l'impression que j'halluciniais, que c'était un rêve ou une blague. Puis j'entendis un bruit blanc ; comme de la neige de la télévision. Je me retournai, et comme je l'avais dit, l'écran était allumé, émettant une lumière blanche dans le salon, causée par la neige. Et en plein milieu, posé là, était un autre post-it. Un rose, cette fois-ci. Je ne sais pas ce qui s'est passé, ni pourquoi, mais c'est comme si mes pieds m'avaient emportée vers le papier. Et, comme sur les autres, était marqué en gras « JOUONS À UN JEU ! ».

Sans raison, je dévalai les escaliers. Je me sentais poursuivie. Je me précipitai dans ma chambre. Rentrée, je tirai mon lit vers la porte. Je le poussai de toutes mes forces. Puis je tirai mes rideaux et m'assis au sol, avec mon couteau à ma gauche. Avec mes doigts tremblotants, je déverrouillai mon téléphone. Je me dirigeai vers la barre d'appels et j'appuyai sur l'icône marquée « services urgences ». Je tapai le numéro 17 et j'attendis qu'on me répondît. Je restai silencieuse.

Enfin, sur l'autre côté...

« Je vous écoute »

« Il... il... il y a quelqu'un dans ma maison... »

Silence

« Êtes-vous seule ? »

« Oui... venez le plus vite possible... »

« Votre adresse ? »

« 13, rue Charles de Gaulle, Magny-le-Hongre, venez vite... »

« On arrive dans deux minutes, restez avec nous ! »

Après deux longues minutes, la police arriva. Ils fouillèrent la maison entière, mais ne trouvèrent personne. Quand ils découvrirent la personne, elle était belle et bien vivante. Elle ne se sentait plus en sécurité chez elle. La police lui réserva une chambre d'hôtel pour la nuit. Quand elle se leva, un officier remarqua soudainement quelque chose sur le dos de la victime. Un post-it orange.

Et sur ce post-it était écrit en rouge sang « TU AS PERDU ! ».

FIN

BLANC COMME NEIGE

Clovis CLEMENT



Ils se retrouvaient tous les soirs au lavoir de Magny-le-Hongre jusqu'au jour où il fit irruption dans leurs vies. Mais qui donc a bouleversé l'existence de deux collégiens ? Un chat, juste un chat en apparence comme tous les autres...

Fred et François se retrouvaient dans leur endroit favori : le lavoir. Il était grand, possédait un toit à la vieille charpente voûtée. Tout le rebord du bassin était en pavés, usés avec le temps. Dans le toit, une ouverture se dessinait : c'était d'ailleurs par là que se remplissait le lavoir. Quelques fois, pour les plus chanceux, on pouvait voir apparaître quelques poissons comme un gardon ou une perche.

Les deux collégiens étaient très complices : on les surnommait les F/F. Mais, ce soir-là, Fred n'était pas à l'heure. En l'attendant, François avait remarqué qu'un chat blanc comme la neige le fixait d'un air craintif. Il avait l'air très vieux. L'animal se trouvait à l'autre bout du lavoir, mais François n'eut aucun mal à apercevoir ses deux grands yeux verts. François, gêné par son regard, se surprit à lui crier :

« Qui es-tu ? Et que fais-tu dans mon lavoir ! »

Le chat ne bougea pas d'une patte. Son seul mouvement fut de cligner des yeux.

« Je t'ai dit de partir ! Oust ! »

Le chat continuait de dévisager François puis cracha dans le bassin. Au bout d'un long moment, il se décida enfin à partir. Il disparut dans la fissure d'un mur menant à la ferme voisine, apparemment abandonnée depuis dix ans. François lui cria : « C'est ça rentre chez toi ! ».

La nuit fut très mouvementée pour François : il repensait sans cesse à ce chat et à l'absence de Fred, puis il finit par s'endormir. François fit un rêve très étrange cette nuit-là, il revit le chat assis au bord de l'eau, puis celui-ci lui dit : « Tu ne me reconnais donc pas ? Tu ne sais pas qui je suis ? ». Sa voix résonnait comme un écho et se répercutait sans cesse. François se réveilla brusquement, les images du chat flottaient encore dans son esprit engourdi.

Il remarqua que le réveil indiquait six heures et demie : c'était enfin le week-end. Un message était accroché sur le frigo : « Salut mon petit François,

ton père et moi sommes partis à Paris pour mes lunettes. Ta grand-mère va peut-être venir. Passe une bonne journée ! Bisous. Maman ». Il pouvait se rendre chez Fred pour savoir pourquoi il n'était pas venu la veille au lavoir. En récupérant les clés sur la table, son œil fut attiré par le titre d'un article sur le journal : « Morts humaines inexplicables, une maladie transmise par les chats qui ne les affecterait pas. ».

Il partit alors le long de la grande rue bordée de maisons en briques rouges, en direction de la maison de Fred. À son arrivée, personne ne lui ouvrit la porte. Il toqua à plusieurs reprises mais sans succès. Alors qu'il s'appêtait à repartir, la porte s'ouvrit enfin et François faillit s'évanouir en voyant qui était devant lui. Un officier de police, son badge doré brillait sur sa poitrine. François regretta d'avoir frappé si fort. Il demanda : « Je suis un ami de Fred. Il y a eu des cambrioleurs ? ! »

L'agent marmonna quelque chose du genre : « On aimerait bien savoir où il est ce Fred ». Il s'en alla vers le salon. Aussitôt, François le suivit et vit les parents de Fred et sa petite sœur pleurant à chaudes larmes : Fred avait disparu. François se dit qu'il n'était sûrement pas le bienvenu en voyant l'expression crispée du policier. Malheureusement pour lui, il repartit donc aussi vite qu'il était venu. Sur la table à côté de la porte, il aperçut un bout du t-shirt de Fred. François se dit : « Et si ce morceau de vêtement m'aidait à trouver le coupable ? ».

Après le dîner, François décida de réunir toutes les preuves possibles. Il n'en menait pas large car il fallait déjà qu'il aille récupérer ce morceau de t-shirt. Il repartit alors sur la grande rue de Magny. En chemin, François se remémora son plan, puis l'heure fut venue de passer à l'action. Il se faufila par le portillon qui donnait sur le jardin, entra par la fenêtre entrouverte de la chambre de Fred (où à son grand soulagement, les policiers n'étaient pas), descendit l'escalier aux marches étroites, s'arrêta devant la petite table, prit le morceau de tissu et s'enfuit par le même chemin.

Le long de la grande rue, François n'arrêta pas de tousser, tousser, tousser. Il vérifia dans sa poche que le morceau de t-shirt n'était pas tombé et compris aussitôt : dans la précipitation, François n'avait pas remarqué que le t-shirt était couvert de poils de chat. Il y était allergique !

De retour à la maison, François remarqua qu'un message était posé sur la table de l'entrée, il reconnaissait l'écriture de sa grand-mère. Elle

indiquait qu'elle ne viendrait pas comme à son habitude. François n'était jamais allé chez elle et il ne savait pas où elle habitait. Peu importe, il fallait retrouver Fred à tout prix et il avait sa petite idée sur comment s'y prendre.

Le soir venu, il alla donc au lavoir à la même heure que d'habitude : dix-sept heures pile. François attendit longtemps. Enfin, le chat sortit tranquillement de sa cachette : la fissure dans le mur qui menait à la ferme voisine. François avait l'intention de le suivre pour l'attraper et lui arracher quelques poils ! Soudain, le chat s'en alla brusquement et une voix retentit derrière François.

« Eh gamin ! Qu'est-ce que tu fais là ? ! »

C'était le policier qui l'avait accueilli chez Fred. François courut aussitôt dans la direction opposée et s'enferma à double tour dans sa maison. François, terrorisé, poussa un profond soupir de soulagement. Il ne prit même pas le temps de manger et s'endormit aussitôt.

Le lendemain matin, François fit ses devoirs. Il nomma sa rédaction : l'œil du chat.

Le soir venu, François fit preuve d'un grand courage et repartit vers le lavoir. Il tremblait légèrement et avançait d'un pas mal assuré. En arrivant au lavoir, François vit dans l'eau son reflet : il était devenu pâle. Il aperçut un poisson qui ressemblait à un gardon. Soudain, dans l'obscurité de la fissure du mur, il aperçut deux grands yeux verts, il le reconnut aussitôt : c'était le chat blanc.

« Cette fois, pas question de le laisser filer ! Trop tard ! ». Mais François ne voulait pas s'avouer vaincu. Il s'avança vers le mur, envoya quelques coups de pieds, puis entra dans la faille. Une fois de l'autre côté, il n'en crut pas ses yeux !

Plus de trente chats le fixaient du même regard perçant. Il y en avait partout et de toutes les couleurs. François aperçut le chat blanc, le suivit en courant vers un cabanon au fond de la cour. La porte était entrouverte et le chat n'eut aucun mal à s'y glisser. François apeuré poussa la porte et vit Fred bâillonné et ligoté sur une chaise !

François libéra Fred et ils sortirent pour s'enfuir quand soudain ils tombèrent nez à nez avec une vieille dame.

François incrédule : « Grand-mère ? ! »

Des voix retentirent derrière lui : « Madame Félin ! Trafic de croquettes empoisonnées ! Vous avez le droit de garder le silence. »

Pour la première fois, François fut content d'entendre la voix du policier. L'un d'eux saisit la grand-mère par le bras et ce fut la panique parmi les chats. Ils s'enfuyaient de toute part, poussaient des miaulements qui ressemblaient à des cris, attaquaient les policiers...

C'était donc elle, sa grand-mère ! La responsable des morts inexplicables ! Ses croquettes empoisonnées transmettaient une maladie aux humains mais pas aux chats ! François comprit aussi pourquoi le policier manifestait cette méfiance envers lui et le surveillait depuis le début.

Le chat blanc observait François sans bouger avec une expression de pitié. Comme il ne s'était pas enfui avec les autres chats, il allait sûrement finir à la fourrière... François le prit alors, le fourra dans son sac et sortit en courant de la cour pour rejoindre Fred qui l'attendait dans la rue.

Sur le chemin du retour, François expliqua à Fred comment il avait fait pour le retrouver, puis fit de même en rentrant chez lui, à la famille de Fred et à ses parents.

Il y eut un long silence puis un miaulement. Puis la mère de François demanda : « Où as-tu trouvé ce chat ? ». François répondit : « Dans la rue » (ce qui n'était pas totalement faux). « Il s'appellera Blanc comme neige. » Le chat alla se frotter contre François, il avait compris qu'il resterait avec lui.

FIN

L'AMERTUME DU PASSÉ

Stella CORNU



Ils se retrouvaient tous les soirs près des remparts de Rozay-en-Brie jusqu'au jour où, la veille de Noël, Agatha fut enlevée par une ombre venue de nulle part.

Par ce matin givré du vingt-quatre décembre, Agatha Oliveira, quinze ans, se dirigeait vers la maison de son ami, trois pâtés plus loin. L'air était alourdi par la brume présente depuis déjà deux douzaines de jours. Le froid régnait, quant à lui, depuis presque un mois désormais. Les rues étaient désertes, seul le bruit de ses bottes claquant contre l'asphalte du sol se faisait entendre. En marchant seule dans la rue, la jeune rousse repensait à tous ces soirs passés assise avec son ami contre les remparts de la ville qu'elle chérissait tant. Elle songeait à tous ces magnifiques couchers de soleil observés avec lui, à tous ces textes échangés, à toutes ces blagues scandées en hurlant afin que tous pussent les entendre, mais aussi, à toutes ces larmes essuyées d'un revers de main, essuyées par des mots et remplacées par des sourires. Dix minutes passèrent ainsi. La jeune fille continuait son chemin sans jamais s'arrêter. Cependant, au moment où elle bifurquait au coin de la rue aux Fromages, des mains puissantes se refermèrent sur ses hanches. Paniquée, la jeune Oliveira donna un coup de pied dans les tibias de son agresseur. Celui-ci ne réagit pas. La jeune fille retenta. Aucune réaction. Elle se mit alors à crier si fort que l'air finit par lui manquer. La rousse recommença, cria aussi fort qu'elle le put, plus fort encore que la fois précédente. Personne ne venait à son secours. Dans un vain effort, elle cria une troisième fois, mais une bourrasque de vent emporta au loin son hurlement. C'était fini, elle ne pouvait plus rien faire. Des larmes perlant aux coins de ses beaux yeux vert jade, elle se laissa donc aller, serrée par les bras de son agresseur, et fut jetée tel un objet insignifiant dans le coffre sans vitre d'un fourgon noir, bâillonnée d'un épais tissu.

De son côté, Quentin Allison attendait toujours l'arrivée d'Agatha. Chaque seconde lui paraissait être une heure. Chaque heure, une journée. Il s'inquiétait, la jeune rousse lui avait confirmé son départ presque deux heures auparavant. D'habitude, la jeune Oliveira mettait tout au plus

un quart d'heure pour venir chez lui. Soucieux, il avait appelé plusieurs fois sur le téléphone de la jeune fille. Sans réponse. Il avait laissé une multitude de messages vocaux, sans suite. C'est alors qu'une idée si terrible, si improbable soit-elle, lui vint en tête : et si Agatha avait été kidnappée ? Précipitamment, il courut à travers sa maison, traversa de longs vestibules aux couleurs crème et taupe ornés de chandeliers de toutes les tailles. Il parcourut également plusieurs pièces chaleureuses où figuraient des cheminées et descendit également trois étages. Ses parents étaient riches, très riches. Acteurs et auteurs, ils avaient fait fortune aux États-Unis et avaient délaissé leur fils dans leur ancienne maison avec pour seule compagnie un chien, un labrador. Quentin continua sa course effrénée, sortit de chez lui, courut encore et encore, ne sachant où aller. Regardant partout et nulle part à la fois. Fendant l'air à une vitesse insoupçonnable, le jeune blond demeura ainsi, seul, se dirigeant vers le poste de police le plus proche. Arrivé à destination, il entra brusquement, courut vers l'accueil et déclara :

« Aidez-moi... fhhfhhhfhhh... mon amie... fhhfhhhfhhh... a... fhhfhhhfhhh... été enlevée... fhhfhhhfhhh...

- Calmez-vous, monsieur. Tout va bien se passer. Depuis quand votre amie est-elle portée disparue ? répondit une grande dame à l'allure étrange.

- Mhhh, depuis environ une heure et demie je dirais... Mais je ne suis pas sûr... Vous savez comme le temps passe si vite...

- Je suis d'accord mais, êtes-vous sûr qu'elle a été enlevée ? Pardonnez-moi mais, n'a-t-elle pas le droit de sortir de chez elle sans son téléphone ? Je suis désolée monsieur... Mais, nous ne pouvons rien faire d'autre... Il faut être patient dans la vie... Savoir attendre...

- Non... Non... Vous ne comprenez pas... Elle m'a confirmé son départ de chez elle à dix heures trente... Comme tous les samedis matins... D'habitude elle met un quart d'heure pour venir chez moi... Aidez-moi... S'il vous plaît... Je sais qu'elle est en danger... Je le sens...

- Je suis désolée, monsieur, mais nous ne pouvons rien faire. Veuillez partir, s'il vous plaît, des gens attendent pour des affaires plus graves que le fait que votre amie soit sortie de chez elle sans vous donner de nouvelles. Revenez demain. Vingt-quatre heures sont nécessaires avant de déclarer un enlèvement.

- Non... Non... S'il vous plaît... Non...
- Veuillez partir, monsieur. » répondit la dame d'une voix autoritaire.

Résigné, Quentin sortit du commissariat, désespéré. Et il courut, ne sachant, une fois de plus, où aller et où regarder. Perdu dans une cohorte de pensées s'entremêlant les unes aux autres. Quinze minutes plus tard, ayant couru plus de deux kilomètres, il s'arrêta, essoufflé. Contre toute attente, les joues rosies par le froid, le jeune homme découvrit un bracelet reposant sur le sol pavé de la rue aux Fromages. Ce bracelet, il le connaissait parfaitement. En effet, c'était deux ans auparavant qu'il l'avait offert à Agatha pour son anniversaire. Depuis, jamais elle ne l'avait égaré et encore moins fait tomber. Ce bijou fait d'émeraude était rare du fait de sa beauté mais aussi de son prix. Sur chaque perle, des entrelacs d'or différents figuraient, soulignant le beau vert des perles. Le jeune Allison se baissa pour le ramasser quand, subitement, il remarqua des traces de pneus présentes sur le sol. Ces traces, ancrées par terre comme si une voiture, ou plutôt une camionnette était partie précipitamment, démarraient non loin de l'endroit où le bracelet était tombé.

« Une piste, enfin. Je n'ai pas besoin de la police pour régler cette affaire. » murmura Quentin.

Soulagé, mais à la fois anxieux, le jeune homme prit son élan et repartit au galop suivant les traces de pneus s'amenuisant et disparaissant par endroit mais s'accroissant et réapparaissant par d'autres. Rue après rue, dans un brouillard si dense qu'il ne voyait pas plus loin que deux mètres devant lui, il continuait, malgré les crampes qui lui martelaient les jambes et les points de côté qui le faisaient se tordre en deux. Deux dizaines de minutes passèrent ainsi quand, brusquement, les traces s'arrêtèrent. Soudain délaissé de tout espoir, le jeune Allison s'arrêta et observa, cherchant le moindre indice. Rien. Il continua sa route, se dirigeant vers le lavoir double qui était leur lieu préféré, à lui et Agatha. C'est alors qu'il vit proche de l'entrée de celui-ci, arraché à son propriétaire par un grillage, un morceau de tweed marron. La laine cardée composant le tissu était très élégante.

« Étrange », pensa le jeune homme. « Le tweed est un tissu qui coûte cher. C'est avec celui-ci que sont créés les plus beaux costumes composant les garde-robes des plus riches. Le propriétaire a dû faire preuve de célérité pour abîmer ainsi sa veste en tweed... »

Tout à coup, brisant le silence et le tirant de ses pensées, la sonnerie de son téléphone retentit. Numéro inconnu. Intrigué, le jeune Allison décida, malgré ses mains toutes ankylosées par le froid, de décrocher :

« Allô ? Bonjour, qui est à l'appareil ? demanda-t-il.

- Bonjour... si tu veux retrouver ta petite copine, dépêche-toi, je ne t'attendrai pas... Donne-moi cinquante mille euros... et je la laisserai tranquille... Ne me donne rien et les conséquences seront terribles..., lui répondit une voix étrangement déformée.

- Qu... Qui êt... êtes-v...vous ? répondit le blond.

- Apporte-moi l'argent et ta copine restera en vie... Mais dépêche-toi... Je ne t'attendrai pas... cinquante mille euros, pas moins... ou ta chère amie disparaîtra... Ose me défier... et me désobéir... et tu le regretteras... »

Décidément, le temps pressait, rien n'allait.

« Cinquante mille euros ! Mais il est fou ! » songea le jeune homme. Le ravisseur d'Agatha savait que M. et Mme Allison étaient riches. Mais comment savait-il qu'ils étaient les parents de Quentin ? Et comment savait-il que lui et la jeune Oliveira étaient amis ? Obsédé par ces questions, il ne se rendit pas compte que le sablier du temps s'écoulait à une vitesse incontestable. C'est seulement bien après l'appel que le jeune Allison daigna enfin bouger. Aucun plan à déplorer, aucun indice à part ce bout de tweed.

« À moins que... » C'est alors qu'un souvenir aussi vif qu'éphémère lui apparut, aussi net qu'il pouvait l'être.

Quentin étant petit, lui, un petit blond... Ses parents revenant d'un long séjour aux Etats-Unis... Et puis Otto, majordome, à l'époque... Un homme à fière allure... Qui portait un costume en tweed...

Puis tout s'effaça, furtivement. Tel un torrent d'eau, toutes les questions et les réflexions du jeune homme lui revinrent en tête.

« Est-ce vraiment Otto ? Un homme si gentil pourtant... Pourquoi avoir enlevé Agatha ? Pourquoi me demande-t-il de l'argent ? N'en a-t-il pas déjà suffisamment ? Mes parents, si aisés soient-ils, ne lui en ont-ils pas déjà donné ? Que se passe-t-il ? Je ne comprends plus rien... Pourquoi ? OK, calme-toi Quentin... Donc, Agatha a été enlevée... J'ai retrouvé son bracelet... J'ai reçu un appel masqué... J'ai retrouvé un morceau de tweed sur le grillage du lavoir... Et puis, incertain tout de même, il me semble qu'Otto est le ravisseur d'Agatha... Comment faire... Réfléchis Quentin... Réfléchis... Otto... Otto... Que sais-je sur lui ? Amateur de vins destiné à être commerçant de vins et spiritueux comme ses parents, il avait finalement été forcé à devenir majordome suite à la faillite de la société de ses parents... Je touche quelque chose... Je le sens... Mais oui ! »

Sans plus attendre, le jeune homme, toujours à côté du lavoir double, courut et remonta la rue du général Leclerc en direction d'une maison. Mais pas n'importe laquelle. Une maison bien différente des autres. Une maison à vendre sur laquelle était écrit « Vins - Cidres - Spiritueux en Gros - Maison le riche. » Arrivé devant la demeure, le jeune homme toqua. Aucune réponse. Il réessaya. Toujours rien. Alors, il escalada le portillon en fer forgé menant au jardin de la bâtisse. Réfléchissant au moyen de pénétrer dans la maison, Quentin vit une pierre, reposant là, à ses pieds, comme destinée à être jetée, jetée pour casser une fenêtre et permettre au jeune Allison de rentrer et retrouver Agatha. Soudain rempli d'espoir, il prit la pierre, la jeta aussi fort qu'il le put et brisa ainsi une fenêtre présente au rez-de-chaussée. Se sentant pousser des ailes, le jeune homme courut vers la maison, monta sur le rebord de la fenêtre, et, ne sentant pas les bouts de verre lui entailler les jambes et les mains, Quentin rentra dans la demeure. Le jeune homme courut à travers la maison, la fouilla de fond en comble, cherchant dans la moindre pièce, le moindre couloir, le moindre placard. Mais rien, Agatha n'était pas là. Otto ne l'y avait pas emmenée. Le souffle coupé, le blond s'arrêta et, comme des milliers de lames s'enfonçant dans sa chair, ses entailles le brûlèrent si soudainement qu'il ne vit plus rien d'autres que des points blancs, noirs et rouges volant devant lui. Gémissant, Allison se concentra sur sa vue, essaya de reprendre ses esprits. Essayait. En vain. Agonisant de douleur, il s'allongea sur le sol et attendit. Attendit que s'apaisent sa douleur et ses craintes. En vain. Sa douleur devint insupportable et ses

craintes s'accrochèrent. Dix minutes passèrent ainsi... quand soudain, la sonnerie du téléphone de Quentin retentit, le privant de sa sphère quelque peu dangereuse. Numéro inconnu. Le jeune homme décrocha aussitôt.

« Tu en mets du temps..., lui dit une voix, cette fois-ci encore, étrangement déformée.

- Otto... ? Pourquoi ?

- Roi soleil...

- Comment ? Que se passe-t-il ? Agatha va bien ? Pourquoi ? Pourquoi avoir enlevé Agatha ? Otto ! Réponds-moi ! Je t'en supplie !

- Au roi soleil, tu trouveras, ce que tu veux de moi... Cinquante mille euros tu m'apporteras... Ou rien tu n'auras... »

Fini. Cet appel était fini. Seul indice obtenu, Roi Soleil. De nouveau assailli par ses blessures, Quentin se releva avec difficulté, réfléchissant à ce que cet indice pouvait bien signifier. C'est alors, telle une chandelle allumée dans le noir, que le jeune homme eut une idée plausible. Plus que plausible à vrai dire. Se lever avait été un exploit pour le blond mais se déplacer en était un plus grand encore. Malgré tout, il parvint sans trop chanceler. Il ressortit de la maison s'entaillant plus encore et aggravant les blessures déjà présentes. Puis, il lui fallait escalader le portillon, là encore, la douleur fut plus forte. Chaque endroit touché se retrouvait tâché de sang. Sang que le jeune homme se démenait à essuyer. Sorti de la demeure, il courut, remonta la rue du général Leclerc, bifurqua à droite vers la place, tourna deux trois fois encore sans jamais s'arrêter et se retrouva encadré par les deux gros piliers de la porte de Rome. Sans même se rendre compte que son sang coulait toujours, qu'il avait mal, qu'il était affaibli, qu'il avait faim mais aussi qu'il avait peur, il continuait, comme auparavant, sa course toujours plus effrénée. Changeant de direction, il se dirigea un peu plus vers la droite, en direction d'une ancienne auberge en rénovation où, sur une plaquette, accrochée sur un des murs de celle-ci, était indiqué que Louis XIV y avait séjourné. Le jeune Allisson sentait son cœur battre la chamade. Non pas qu'il était essoufflé, non, il était stressé. Enfin, le jeune homme s'arrêta... Il n'y avait pas réfléchi mais, comment pouvait-il tromper Otto ? Il n'allait pas lui donner l'argent, ça,

il en était sûr. Un plan basé sur la ruse se dessina dans sa tête. Le jeune homme prit son téléphone, alluma son enregistreur, s'avança, monta les marches menant à l'auberge et y entra. Les travaux de rénovation étant stoppés en cette période de fêtes, il n'y avait personne. L'ambiance y était glaciale, l'air était humide, les murs étaient sales et moisis. Tournant la tête à gauche, Quentin eut un mouvement de recul. Ce qui lui valut une nouvelle vague de douleur tandis que son sang gouttait sur le sol. Otto le regardait, debout, vêtu de son costume en tweed, l'air contrarié mais à la fois anxieux. L'homme était assez grand et fin. Ayant perdu sa langue, Quentin ne put émettre qu'un grognement rauque.

« Quentin... Comme tu as grandi... Que t'est-il arrivé ? Pourquoi es-tu couvert de sang ? Je n'ai jamais voulu ça tu sais ? dit le majordome.

- Pourquoi ? POURQUOI ?! Je ne t'ai rien fait ! Je t'ai toujours admiré ! Pourquoi ? POURQUOI ! Sincèrement, tu me dégoûtes... Je te croyais honnête ! Digne de confiance ! Tu me déçois ! Comment as-tu pu ? COMMENT ?

- Je n'ai jamais voulu ça, tu sais ? Tes parents m'y ont contraint... Mais là n'est pas la question... Tu perds beaucoup de sang... Quentin...

- Ne fais pas semblant de te préoccuper de moi après m'avoir laissé résoudre cette enquête seul ! Je veux des réponses, et je les aurai ! Crois-moi !

- Où est mon argent ? Où est l'argent que je t'ai demandé Quentin ? répondit le majordome d'une voix si soudainement impénétrable.

- Je te ferai le transfert dès que tu m'auras tout expliqué ! De toute façon, je sais que tu ne me feras pas de mal.

- Il est vrai que je ne te ferai pas de mal... Bon... À l'époque, j'étais majordome, je pense que tu t'en souviens d'ailleurs, j'obéissais sans broncher à tes parents... Je faisais tout ce qu'ils me demandaient... Je les conseillais... Je te gardais... Enfin bref, tout ça pour te dire que lorsque tes parents m'ont viré, je me suis retrouvé à la rue, sans argent, sans endroit où me loger... Tes parents ne m'ont rien donné, pas même l'argent qui m'était dû... Rien... Alors j'ai, par tous les moyens, essayé de gagner de l'argent... Mais pas assez pour me loger correctement. C'est pourquoi je vis ici dans un appartement moindre... J'ai dû essayer de survivre... et j'ai essayé de revivre, de prendre un nouveau départ, de changer de vie...

Mais mes ailes n'ont pas voulu se déployer, je n'ai pas pu... C'est ainsi que nous sommes ici, tous les deux réunis... Mais maintenant je me rends compte que j'ai été idiot. Idiot d'avoir enlevé Agatha alors qu'elle n'y est pour rien... Que tu n'y es pour rien. Viens, suis-moi, Agatha est par ici. » répliqua Otto d'une voix teintée de culpabilité.

Quentin le suivit, prit un couloir menant à un appartement à la superficie très modeste. Regardant autour de lui, le jeune homme vit Agatha, assise, saine et sauve sur le rebord d'un lit. Soulagé, le blond laissa ses craintes disparaître et fit un malaise.

Le jour de Noël, le jeune Allison se réveilla à l'hôpital, entouré d'Otto et d'Agatha.

Plusieurs mois plus tard, tout était réglé. Quentin avait convaincu ses parents de donner l'argent à Otto et ses blessures s'étaient refermées. La vie pouvait reprendre son cours. L'amitié d'Agatha et Quentin s'en trouva plus forte encore, les promenades le long des remparts ne cessèrent jamais et cette aventure avait ouvert les yeux du jeune homme. Il voulait devenir détective privé.

Qui sait ? D'autres enquêtes attendent certainement le jeune blond.

FIN

DRÔLE DE PHOBIE !

Nyls OUEDRAOGO-OU DOT



Ils se retrouvaient tous les soirs près des remparts de Rozay-en-Brie jusqu'au jour où deux d'entre eux manquèrent à l'appel. Le lendemain matin des avis de recherche furent lancés, mais aucune nouvelle des disparus.

Pour cette affaire le meilleur inspecteur fut réquisitionné, celui qui résout toutes ses affaires, celui qui trouve toujours le coupable, et tout cela en un laps de temps extrêmement court, l'inspecteur Tréford.

En tant que journaliste, on m'envoya suivre cette enquête du fameux inspecteur.

Il était dix-sept heures trente lorsque j'arrivai sur le lieu de l'enquête, l'ancienne tour de l'angle des remparts de Rozay-en-Brie. Je refis immédiatement mes lacets. La police avait dressé des rubalises. Je montrai mon laissez-passer et m'approchai d'un grand monsieur, brun, dans un long manteau à carreaux.

« Bonjour M. Tréford, je suis Mme Jouvensse, la journaliste qui s'occupe du reportage sur cette affaire.

- Oh c'est vous la journaliste régionale, je vous souhaite bien le bonj... »

Il ne termina pas sa phrase et courut soudainement en direction de la ville comme si quelque chose l'effrayait.

En attendant le retour de l'inspecteur je voulus en savoir un peu plus sur l'affaire en question. Je m'approchai alors d'un monsieur à chapeau qui semblait diriger la police scientifique en plein travail.

« Bonjour Monsieur, je suis journaliste régionale et, afin d'écrire mon article, je souhaiterais en savoir un peu plus sur cette disparition. Pouvez-vous me renseigner ?

- Oh oui, je le peux, comme vous le savez, deux enfants ont disparu. De ce que nous a dit le restant de la bande, ils se réunissaient tous les soirs près de la tour de l'angle et avaient des discussions on ne peut plus courantes. Mais ce qui est intéressant c'est qu'ils auraient trouvé un million de francs d'argent. Vous savez, la monnaie qui date de la reconstruction des remparts !

- Et qu'en est-il de ce trésor ? demandai-je.

- Eh bien, on en n'a aucune trace. D'après les enfants que l'on a interrogés, c'est Joe, un des disparus, qui s'est chargé de cacher le butin, répondit le monsieur.
- Pensez-vous qu'il s'agit d'un crime ou d'une fugue ?
- Nous pensons effectivement à un enlèvement car nous avons retrouvé la casquette de Clara, la deuxième disparue, ensanglantée.
- A-t-on un suspect ?
- Oui, et nous avons récolté un cheveu que nous analysons, on trouvera bientôt le coupable. On soupçonne la belle-mère de Joe. Le jour de la disparition de Joe, elle s'est volatilisée. On sait qu'elle travaillait pour la mairie de Rozay-en-Brie, elle était chargée de la presse locale.
- Oui, je la connais bien, je suis également journaliste pour le journal de la commune, dis-je. D'autres suspects ?
- Oui, Jean-Charles, il passe souvent autour des remparts. Lui et sa femme ont des ennuis financiers. De plus, les enfants qui parlaient souvent avec lui nous ont dit qu'ils lui avaient parlé du fameux trésor. Nous l'avons interrogé mais il a un alibi : à vingt-deux heures il était au conseil municipal. Sinon nous soupçonnons aussi Alban, un pauvre personnage celui-là. Il a sombré dans l'alcoolisme à la suite du décès de sa femme. Il ferait tout pour avoir une pièce avec laquelle se payer un verre. On l'a vu sortir du PMU à vingt et une heures quarante-cinq et se diriger vers les remparts.
- Merci beaucoup, mais... »

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase car une voiture de police passa devant nous et sembla se diriger vers le centre ville. Je remerciai le chef de la police et lui offris à lui et aux policiers à boire. Je me rendis ensuite devant la maison où la voiture de police stationnait. Il y avait des policiers tout autour. Je m'adressai à l'un d'eux et lui demandai pourquoi il était là. Il me répondit qu'une femme avait disparu. Je me renseignai et découvris que cette femme était celle de Jean-Charles. Peut-être Jean-Charles avait-il parlé du trésor à sa femme qui aurait soupçonné quelque chose ? Je ne savais plus où donner de la tête, je n'étais pas détective après tout !!! Désormais, j'attendais la venue de M. Tréford. Il en prenait du temps !!!

Je retournai près des remparts, porte de Gironde quand soudain des policiers m'interpelèrent :

« Madame, vous êtes en état d'arrestation !

- Comment ça, répondis-je, je n'ai rien fait !

- Alors lisez cette lettre de l'inspecteur Tréford. »

J'ouvris et lu la lettre que voici :

Ma chère Mme Jouvensse,

Vous allez pouvoir faire un article digne de ce nom car l'affaire est classée !

J'ai interrogé Alban. Selon ses dires la femme de Jean-Charles était au PMU et aurait entendu des choses bizarres du côté des remparts. Elle aurait payé Alban pour aller vérifier car elle avait trop peur d'y aller.

J'ai également interrogé Jean-Charles qui a affirmé qu'il avait parlé du trésor à sa femme.

Alors voici ma conclusion :

Vous êtes la femme de Jean-Charles et quand vous avez appris l'existence du trésor, vous vous êtes mis en tête de le voler.

Tout d'abord, vous vous êtes rendue au PMU pour demander à Alban d'aller vers les remparts afin qu'on le suspecte. Vous avez ensuite attendu Joe, l'adolescent qui a enfoui le trésor, devant la porte de Gironde, vous saviez qu'il passait par là habituellement. Malencontreusement, ce soir-là, il était avec Clara, la jeune fille dont on a trouvé la casquette. Vous décidez donc de la tuer avec votre couteau. Comme prévu, vous enlevez Joe afin qu'il vous avoue l'emplacement du trésor.

Je ne sais pas encore si vous avez pu récupérer le trésor.

Malheureusement pour vous, vous avez commis une erreur. Vous avez laissé tomber le couteau du meurtre par terre. Alors vous décidez de revenir sur place pour reprendre le couteau et vérifier s'il n'y a pas d'autres indices compromettants à votre égard. Quoi de mieux pour mettre à mal l'enquête que d'être une journaliste à qui tout le monde accordera sa confiance ?

Vous décidez donc d'enlever la belle-mère de Joe afin qu'elle vous donne l'adresse de la journaliste qui se chargera du reportage sur la disparition. Le temps d'aller chez cette journaliste, de la tuer et de prendre sa place, vous

arrivez à 17 h 30 aux remparts où vous refaites vos lacets tout en reprenant votre couteau.

Je vous ai observée : vous sympathisez avec la police scientifique et lorsque vous découvrez que celle-ci a trouvé un de vos cheveux, vous versez un poison dans les boissons que vous leur servez.

J'ai les preuves nécessaires à votre arrestation : le couteau doit sûrement être dans votre sac et vous avez une tache de sang sur votre chaussure, je parierai qu'il s'agit du même sang que celui sur la casquette de Clara.

Quant à votre mobile, il est simple grâce à ce trésor vous pourrez changer de vie.

Vous devez enfin vous demander comment j'en suis arrivé à vous suspecter... C'est simple, je suis atteint d'un mal qui explique pourquoi je savais que vous étiez la coupable, qui explique pourquoi je ne suis pas là au moment où vous lisez cette lettre, qui explique pourquoi je me suis enfui ce matin, et qui explique pourquoi je suis le meilleur inspecteur. Je suis atteint d'une phobie qui me fait fuir dès que je suis devant un coupable : je suis coupablephobe.

Bonne journée

M. Tréford

FIN

L'HOMME NÉ FEMME

Shynice PAUTRE



Ils se retrouvaient tous les soirs dans les souterrains de Provins, jusqu'au jour où Margot vint à manquer. Ils, elles à dire vrai, s'autorisaient à être « ils » au moment où elles passaient les portes de ce lieu. Tout à coup, la pénombre leur permettait de penser, d'échanger, comme si elles avaient les mêmes droits qu'en étant « ils ». Margot était celle qui organisait depuis plus de deux longues années leurs petites réunions nocturnes. Émilie prit alors la parole :

- Bon mesdemoiselles, ne nous attardons pas sur l'absence de Margot ! Nous savons pertinemment que cela est étrange qu'aucune d'entre nous n'ait été prévenue de son absence... Comme vous le savez toutes, nos découvertes doivent rester secrètes, nous risquons nos vies à chaque instant. Pour eux, une femme ne doit pas découvrir de telles choses ! Alors laissons-les croire qu'ils sont plus forts et plus intelligents, laissons-les croire à leur supériorité supposée ! Le problème étant que, si je me rappelle bien, la personne qui voulait qu'aujourd'hui même nous nous retrouvions, c'est bien elle ! Et évidemment elle n'est pas ici ! Alors mesdames... Je vous présente mes plus plates excuses pour le déplacement car malheureusement sans Madame nous ne pouvons avancer. Sur ce, bonne soirée, et surtout, n'oubliez pas, vous ne connaissez point l'existence de cet endroit ni des femmes autour de vous.

Les femmes rentrèrent toutes chez elles, à part Émilie qui espérait que Margot viendrait en retard. Alors il se passa une, deux, trois heures, puis... vers minuit, Émilie partit chez elle se coucher. Le lendemain matin, Émilie se rendit chez Margot. Elle habitait à quelques rues donc elle y serait en quelques minutes. Quand Émilie fut devant le domicile de celle-ci, elle ressentit comme un poids sur ses épaules, le poids de leur lourd secret, qui pour Émilie, avait quelque chose à voir avec son absence. Quand elle eut le temps de reprendre ses esprits, elle vit une chose qu'elle n'avait pas remarquée en arrivant, la porte était légèrement entrouverte.

Elle réfléchit alors, et se posa les questions suivantes : pouvait-elle rentrer si elle n'y avait pas été autorisée ? Cela dit, Margot pouvait être blessée ... Et si elle avait besoin d'aide ?

Finalement, Émilie finit par se lancer, mais quand elle ouvrit la porte, elle vit quelque chose qu'elle n'aurait jamais cru voir dans la maison de Margot.

La maison était complètement retournée, comme si quelqu'un avait cherché, cherché, mais en vain. Elle courut alors dans la chambre voir s'il y avait ce que Margot et toutes les femmes cachaient, mais en arrivant il n'y était pas, ni lui ni Margot d'ailleurs, ils étaient tous deux introuvables. Émilie se mit à crier, pour se défouler, puis comprit que sa théorie était sûrement vraie. Elle regarda dans la table de chevet voir si Margot avait pris le pistolet qu'elle lui avait ordonné de ne prendre qu'en cas d'extrême urgence, et par terre elle aperçut une énorme flaque de sang. Émilie vit alors derrière elle, à la porte, le mari de Margot et son fils. Elle se précipita alors pour leur demander où se trouvait Margot, mais tous deux avaient l'air confus.

- J'étais chez ma mère avec Gabriel, Margot était avec son frère Louis, ils sont censés être à la maison.

- Oui, mais j'ai fouillé toute la maison, il n'y a aucune trace de Louis ni de ton épouse !

Émilie laissa alors sur ces paroles la famille de Margot et partit en courant chez une femme du groupe. À peine arrivée, la femme semblait soulagée de voir Émilie.

- Emilie ! Je voulais te voir à propos de la disparition soudaine de Margot, j'ai énormément de soupçons sur son frère, trop de choses le ramènent à sa disparition... mais je n'osais pas le dire... Il y a quelques jours Margot est venue me voir paniquée ! Elle me disait que son frère commençait à se douter de quelque chose et que ça l'inquiétait.

- En effet, cela est étrange, de plus son frère était censé être chez elle mais il se serait envolé, comme par magie ! Je n'ai rien voulu dire mais en rentrant j'ai vu sur la table de chevet de Margot, le bracelet que sa mère leur avait fait faire, à elle et Louis. Je dois te laisser, mais je pense que nous avons réuni ici suffisamment de preuves contre lui. Espérons seulement qu'elle est encore en vie.

En partant, elle comprit qu'elle ne pouvait pas prévenir les forces de l'ordre car serait posée la question de ce que Louis pouvait avoir découvert

et qui mettrait potentiellement Margot en danger... Elle décida donc de mener l'enquête elle-même. Elle repensait à la flaque de sang et espérait au fond d'elle qu'il n'était pas de Margot.

Émilie retourna chez elle, s'affala sur son canapé, et pensa alors que beaucoup de preuves incriminaient Louis. Cependant, si elle se trompait et que la personne qui avait fait du mal à son amie était ailleurs, elle ne pouvait laisser passer cela, Margot était la seule personne qu'il lui restait, la seule qu'elle aimait de tout son cœur... Elle décida alors d'arrêter de penser et alla se coucher.

Le matin, elle alla donner rendez-vous aux femmes, le meilleur endroit pour cela était les souterrains de Provins. Alors vers vingt heures, celles-ci étaient toutes invitées à rejoindre les souterrains. Émilie avait un peu de retard, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Mais quand elle fut enfin arrivée, elle ne comprit pas, les dames étaient toutes en cercle comme autour de quelque chose.

- Mesdames ? Tout va pour le mieux ?

Mais sur leurs visages elle vit une profonde tristesse, comme si avait eu lieu un enterrement. Elle poussa alors les femmes pour voir ce qu'il s'y cachait, quant à terre, elle vit le corps de Margot baignant dans une flaque sang. Elle s'écroula alors au sol, tout en criant de douleur. Elle pouvait à peine respirer, c'est comme si elle se noyait dans son chagrin. À côté de son corps inerte, elle vit une lettre tachée de sang...

« Chère Émilie, il est minuit et demi quand je t'écris cette lettre avant de partir là où il fera froid à jamais. Je me suis fait tirer dessus avec ma propre arme en rentrant chez moi. J'ai pu emporter le journal qu'il cherchait et le jeter dans un lac. Qui ? Mon propre fils aura causé ma mort, j'ai cru... J'y ai cru, pour moi lui dire, à lui, me soulagerait d'un poids... Je me suis apparemment trompée car à peine l'a-t-il su, qu'il m'a vendue à cette personne que je pensais être celui qui m'aimait. J'ai cru pourtant que ce serait mon frère qui causerait ma perte, et pourtant celui-ci savait mais il s'est tu ... Alors, au moins, avant de mourir avec toi et les autres femmes, j'aurai fait de grandes choses, j'aurai pu traduire l'œuvre majeure d'Isaac Newton, et refaire ses calculs, pour ensuite montrer qu'il avait raison. Alors oui... J'ai réussi ma vie, je te demande une seule chose, ne pas détruire la vie de ma famille, ils ont causé ma perte, certes, mais je

les aime quand même par-dessus tout. Je t'aime Émilie »
Émilie essuya ses larmes et dit ses derniers mots pour Margot.

- J'ai perdu un ami, de seulement trente-six ans, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être une femme...

FIN

BLOB

Samuel BARRY MOUSSA



Ils se retrouvaient tous les soirs dans les souterrains de Provins jusqu'au jour où, à peine arrivés dans leur cachette secrète, Kiara Nirghin et ses deux compagnons poussèrent des cris effroyables. Ils venaient de découvrir que leur chantier était sens dessus dessous. Pourtant, la veille, tout était en ordre : les fameuses tomates étaient d'une couleur éclatante, leur feuillage magnifique, la terre soigneusement répartie... Et là, ils n'en croyaient pas leurs yeux, tout avait été dévasté et broyé. Pourtant, depuis de longues semaines, ils avaient réussi après beaucoup d'efforts, de persévérance et de réflexions à créer un gel artificiel, capable de stocker l'eau ! Ce procédé était révolutionnaire, on allait pouvoir cultiver des plantes dans des endroits secs et arides. Ils n'en dormaient pas la nuit, tant l'invention était fantastique. Ils avaient tout d'abord minutieusement placé à côté un grain et à côté le gel. Quotidiennement, ils l'aspergeaient d'eau et ô miracle ! Plusieurs semaines après, ils observèrent un développement incroyable des tomates en un temps record.

Kiara Nirghin n'en revenait pas ! Elle restait immobile, pétrifiée par la douleur ! Son projet révolutionnaire était parti en fumée. Kiara Nirghin ne pouvait retenir ses larmes ! Mais très vite elle fixa ses deux compagnons et s'écria : « On va tout de suite recréer un nouveau gel si on veut encore avoir une chance de remporter prochainement le prix Nobel ». Ses deux comparses acquiescèrent et s'empressèrent de se remettre au travail. Mais subitement, ils tendirent l'oreille. Ils entendaient des pas, des voix et du bruit. Sûrement des touristes ! Ils se réfugièrent au fond de la pièce, s'accroupirent, éteignirent toutes les machines et se recroquevillèrent en essayant de faire le moins de bruit possible. Le silence était total, comme dans un cimetière.

Ils se remirent activement au travail et concernant l'enquête, Kiara Nirghin allait faire sa propre enquête sans le dire à ses compagnons. Elle avait décidé de résoudre cette enquête incognito...

Pendant, un petit détail lui revint en mémoire ! L'attitude presque désinvolte de Jack, l'un de ses deux compagnons. Il ne semblait pas vraiment bouleversé par le drame qu'ils venaient de vivre. Il semblait comme détaché de leur projet. Lorsque tous trois empruntaient les

longs couloirs des souterrains de Provins, elle se rappela aussi qu'il restait silencieux, peu sensible aux élans d'enthousiasme que procurait leur bonheur d'inventeur. Mais était-ce le fruit de son imagination ? Ou la simple raison que c'était la personnalité de Jack un peu réservée?... En tout cas tous s'étaient remis avec ardeur au travail. De nouvelles plantes de tomates avaient été repiquées dans un nouvel endroit qui était insoupçonné. Kiara Nirghin l'avait déniché au bout de longues heures de recherche. Le lieu ne pouvait en aucun cas être découvert. En effet, il fallait emprunter tour à tour, de longues voies, descendre de plusieurs niveaux, ramper à quatre pattes et finalement aboutir à un petit renforcement !

Et là, après plusieurs semaines, à nouveau, le miracle eut lieu ! Les plantes arrosées méticuleusement avec du gel miraculeux se développaient de façon exponentielle ! Ils n'en croyaient pas leurs yeux ! Les plantes s'étaient incroyablement développées et remplissaient de leurs tiges solides et verdoyantes tout le long du couloir souterrain. Ils atteignaient déjà la voie principale. Ils furent contraints, malheureusement, de couper les tiges et les tomates pour se frayer un chemin et libérer de la place. Kiara Nirghin respirait à peine, une vague angoisse la submergeait. Il y avait danger ! Ils ne savaient plus que faire. Mais Jack souriait : réalisait-il qu'il y avait péril et que leur extraordinaire invention allait être découverte, copiée, sans que l'on sache qui en étaient les auteurs ? Kiara Nirghin n'y comprenait plus rien ! Pourquoi leur invention avait été détruite et pourquoi celle-ci se développait à outrance ? Comment relier ces deux événements ? Sa tête allait exploser ! Pour pallier au plus vite le danger, d'un commun accord, ils décidèrent de couper les plantes qui risquaient maintenant d'être aperçues par les touristes qui arpentaient la cité médiévale. Mais la machine infernale était en route ! Les sacs-poubelles remplis des plants arrachés à la hâte se gonflaient, débordaient et s'entremêlaient dans l'extrême désordre... De multiples tomates, rutilantes, bien rondes et bien lisses apparaissaient... Leur invention leur échappait ! Prise de panique, Kiara Nirghin ordonna à ses deux compagnons de quitter immédiatement les lieux et de tout laisser. Quand soudain, ce fut le trou noir... Elle avait à peine conscience que quelque chose de terrible lui arrivait. Elle fut violemment projetée au sol, elle entraînerçut en une fraction de seconde Marie son autre compagne qui la piquait avec une seringue. Elle sentit des douleurs musculaires et

avait de plus en plus de mal à respirer, elle sentait aussi des brûlures sur tout son corps. La dernière chose qu'elle pu voir avant de... Elle aperçut une masse jaune qui s'étalait sur les restes de ces tomates et puis Kiara Nirghin sombra dans un coma profond...

FIN

LES MEMBRES DU JURY

Un grand merci à notre marraine et à l'ensemble du jury, qui ont accompagné la médiathèque départementale de Seine-et-Marne dans la réussite de ce prix de la nouvelle policière.



PASCALE PERRIER

LA MARRAINE

Inspirée par les paysages de montagne et par les grands espaces, **Pascale Perrier se nourrit de longues marches dans la nature pour donner chair à ses personnages.** Au retour, elle couche ses idées sur le papier ou les confronte à celles de sa co-autrice – beaucoup de ses livres sont écrits en binôme, tant **le partage est important** pour elle.

En une vingtaine d'années, elle a écrit **près d'une centaine de romans** pour la jeunesse, largement **couronnés par des prix littéraires.** Elle aime quand l'histoire et ses personnages s'aventurent dans des méandres qu'elle n'avait pas imaginés au départ. Découverte d'un horizon nouveau, richesse et exotisme. **Évidence et jubilation.**

Enthousiaste, **elle aime à rencontrer ses lecteurs** partout en France pour des ateliers d'écriture ou des interventions ponctuelles. Elle a aussi mis en place des escape-game autour de plusieurs de ses livres, qu'elle anime avec grand plaisir.

pascaleperrier.info



GAËL AYMON

Issu du Cours Florent et du Studio Pygmalion, d'abord comédien puis scénariste et réalisateur, Gaël Aymon a produit et distribué des films, spectacles et concerts, et enseigné le théâtre aux enfants et adolescents.

Depuis 2010, il écrit pour la jeunesse (et les adultes consentants).

Ses livres ont obtenu de nombreuses récompenses. Plusieurs d'entre eux ont été traduits ou distribués en Chine, Corée, Espagne, Roumanie, Allemagne, au Brésil et au Mexique.

www.gaelaymon.com



CLAUDINE AUBRUN

J'ai toujours aimé faire autre chose, aller où on ne m'attendait pas. Étudiante aux Beaux-arts de Toulouse, je me réfugiais dans la littérature. Depuis que je publie, j'ai toujours un carnet de croquis dans mon sac. On me demande souvent pourquoi j'écris pour la jeunesse et comment je fais pour toucher les jeunes. D'abord, je n'écris pas que pour un public jeune. Et puis, je ne fais pas de différence. Je ne parle pas aux gens en les classant par tranche d'âge.

J'écris pour toucher un lecteur. Ce lecteur n'a pas d'âge, il n'appartient pas à une classe sociale particulière, je ne sais pas où il habite et qui il est. Pourtant, je lui raconte ce qui me touche, ce que m'intéresse, ce qui est au croisement de mes souvenirs d'enfance et ce que j'ai pu observer en côtoyant mes filles, les enfants rencontrés dans les classes, les gens, la radio, le monde.

www.claudine-aubrun.fr



EMMANUEL TREDEZ

Né en 1968, je vis à Cachan, tout près de Paris, dans une petite maison avec ma femme, mes deux enfants... et mon chat. En 1993, après mes études, j'entre chez Nathan pour faire de la gestion. Cinq ans plus tard, je deviens éditeur pour la jeunesse. Cette année-là, je publie aussi mon premier livre. Pendant 17 ans, j'ai la chance d'éditer des livres documentaires pour la jeunesse tout en écrivant, pour le plaisir, des textes de fiction.

Depuis 2015, je consacre l'essentiel de mon temps à l'écriture. J'écris des livres pour tous les âges, dans des genres aussi différents que l'album, le roman, la BD ou le livre documentaire. J'aime tout particulièrement jouer avec les mots comme dans *La carotte se prend le chou* et *Le hibou n'est pas manchot*, deux de mes quatre polars parodiques parus chez Nathan.

Je suis l'auteur des séries *En avant foot* (2010) chez Nathan et *Mes premières enquêtes* (depuis 2016) chez Auzou, des romans *Hercule, attention travaux !* (2012) et *Qui veut le cœur d'Artie Show ?* (2014) chez Nathan, *Ali Blabla* (2017) et *Double 6* (2019) chez Didier jeunesse, ou encore des albums *Couleur colère* (2018) chez Flammarion et *Le Portrait du lapin* (2020) chez Didier jeunesse.

<https://emmanuel-tredez.fr>



VÉRONIQUE DELAMARRE

J'ai réalisé certains de mes rêves et renoncé à d'autres. Et je me suis lancée dans une immense aventure : l'écriture. Alors, tout est devenu possible : les personnages qui ne vieillissent jamais, les journées qui n'ont pas de fin, les vies dans lesquelles on peut tout expérimenter, les retours dans le passé ou les sauts dans le futur : écrire, c'est magique ! C'est une liberté absolue.

J'ai travaillé en entreprise à Paris, pendant une quinzaine d'années, avant de quitter la France pour m'installer en Asie. J'ai vécu 3 ans à Tokyo au Japon, puis 3 ans à Singapour, avec mon mari et mes trois enfants. J'ai profité de cette expatriation pour découvrir de nouvelles cultures, apprendre de jolies langues, exercer plusieurs métiers et me lancer dans la littérature pour la jeunesse.

J'ai voyagé dans la plupart des pays d'Asie : Vietnam, Cambodge, Birmanie, Sumatra, Bornéo, Bali, Chine, Inde, Malaisie, Japon, et dans quelques autres : Australie, Hawaii, États-Unis, Angleterre, Turquie, Grèce, Italie, Espagne, Portugal, Maroc...

J'habite en France, près de Paris. J'écris, j'anime des ateliers d'écriture pour enfants et adolescents, je suis tutrice à l'université Paris-Dauphine. Je suis aussi bénévole pour deux ONG : Enfants du Mékong, une association qui scolarise des enfants défavorisés d'Asie du Sud-est, et la Croix-Rouge française, où j'interviens sur des missions de secourisme et d'action sociale. Je crois en l'engagement et en la solidarité.

Depuis 2017, je co-écris avec Pascale Perrier. Une magnifique aventure qui nous oblige à mêler nos idées et nos mots, et à nous renouveler chaque jour. Nous signons nos romans de nos deux noms ou du pseudo Fanny Gordon.

www.veroniquedelamarre.fr

Un grand merci à l'ensemble des collègues ambassadeurs et particulièrement aux professeurs-documentalistes des collèges qui ont accompagné les collégiens dans l'écriture et l'envoi de leurs nouvelles et mis en valeur les dotations polar offertes par la médiathèque départementale.

Le collège Le Vieux Chêne à Chessy a conçu le règlement et accueilli le lancement du concours accompagné par Pascale Perrier, marraine du concours.

Les autres collèges, Les Remparts à Rozay-en-Brie, Jules Verne à Provins, Jacqueline de Romilly à Magny-le-Hongre, La Vallée à Avon, Eugène Delacroix à Roissy-en-Brie, Jean-Baptiste Vermay à Tournan-en-Brie ont œuvré pour la diffusion du concours et ont reçu dans leur établissement un auteur membre du jury.



Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département
CS 50377
77010 Melun cedex
01 64 14 77 77

seine-et-marne.fr

